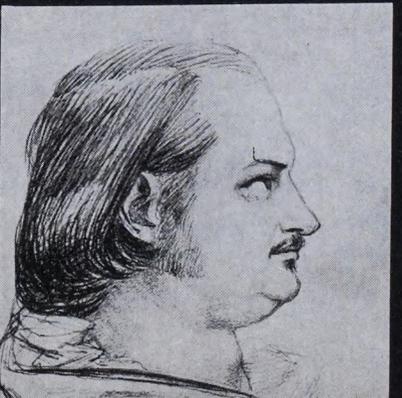
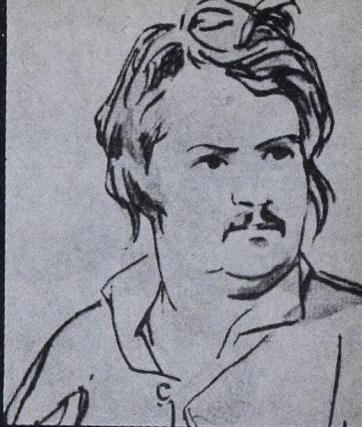


**Le Faiseur**

d'Honoré de BALZAC



**COMEDIE DE L'EST**



## BALZAC ou les mirages du Théâtre

En trente ans, Balzac a conçu près de cinquante pièces, en a ébauché une quinzaine, et en a terminé neuf, dont une en vers. Quatre ont été représentées de son vivant, et deux après sa mort.

Acquérir la gloire par le théâtre fut la perpétuelle ambition de Balzac, et en dépit de toutes ses déconvenues, cet espoir le hanta jusqu'à sa mort. Il se faisait une haute conception de la scène; il la considérait comme une école de morale, comme la forme d'art la plus vivante. Ce qui ne l'empêchait pas, traqué par ses créanciers, de rêver d'un triomphe sur la scène qui lui ferait éponger toute ses dettes. Ni les échecs répétés, ni les refus des directeurs ne le rebutèrent.

Chaque soir, il s'endormait dans l'espoir d'un triomphe soudain à la Porte-Saint-Martin ou à la Comédie-Française. Non qu'il fit encore apparemment grand cas de l'art dramatique: depuis la mésaventure de son « Cromwell », il affectait de lui garder rancune, le tenant en médiocre estime et s'excusant des millions qu'il allait lui devoir. Mais comment refuser des millions si désirés, si nécessaires ?

« J'ai pris, écrit-il en 1832 à sa mère, bien à contre-cœur et dans le but de me tirer tout d'un coup d'affaire, le parti de composer deux ou trois pièces de théâtre. C'est le

« J'aime les êtres exceptionnels, J'en suis un. »

BALZAC

plus grand malheur qui puisse m'arriver; mais la nécessité est la plus forte, et il est impossible de m'en tirer autrement. Je verrai si je ne pourrai pas me servir de quelqu'un pour ne pas compromettre mon nom. »

Et en effet, il se choisit des collaborateurs qui, au besoin, seront ses prête-nom: Jules Sandeau, Victor Ratier, ou encore ce Lasailly qu'il réveillait à deux heures du matin pour lui développer des idées de pièces...

Chaque année ou chaque mois, il a en tête une œuvre nouvelle. Entre 1843 et 1848, Balzac eut de nombreuses velléités de retour au théâtre. Il hésitait entre divers sujets: *Le Héros Ignoré*, *L'Education du Prince*, *Les Trainards de l'Armée Française*, *Le Père Prodigue*, *Orgon*, *Les Parents Pauvres*, *Un Caractère de Femme*, etc. Deux comédies depuis longtemps ébauchées, le tentaient à nouveau: *Richard Cœur d'Eponge* et *Prudhomme en Bonne Fortune*.

« Il est entendu que les Parisiens viendront voir jouer cela cent fois et que ma fortune est faite. »

BALZAC

En 1948, il est plus que jamais décidé à se jeter « dans le travail écrasant de l'art dramatique ». Le 8 mars il écrit à Mme Hanska: « Il faut que je fasse à la scène les mêmes efforts que j'ai faits *en livres*, en 1830. Il s'agit de trouver pour la Porte-Saint-Martin une *Peau de Chagrin*, pour l'Ambigu une *Eugénie Grandet*, pour le Français les *Treize*, et pour les Variétés un *Père Goriot*. »

Quelques mois avant sa mort, il confie encore à un ami: « Une scène écrite par jour fait trois-cent-soixante-cinq scènes par an, qui font dix pièces; en tombât-il cinq, trois n'eussent-elles que des demi-succès, resterait encore deux succès qui feraient un joli résultat. » Le malheur est que la plupart des pièces rêvées par Balzac ne devaient voir jamais le jour, et que, de celles qu'il a fait jouer, « *Vautrin* », « *Les Ressources de Quinola* », « *Paméla Giraud* » et « *La Marâtre* », aucune n'eut même un demi-succès...

## Genèse et avatars du « FAISEUR »

« Mercadet » fut ébauché par Balzac en 1839. Il en parlait comme d'une pièce terminée et en faisait parler par les journalistes. C'est ainsi que « *La Caricature Provisoire* » du 3 mars 1839 nous informe que Balzac a demandé lecture au Théâtre-Français pour une comédie en cinq actes et en prose, intitulée: « *Le Commerce* ». Or il s'agit bien de « *Mercadet* », lu le même été, aux Jardies, à Théophile Gautier.

Cette première version du « *Faiseur* » resta dans les tiroirs de Balzac jusqu'en 1844. Elle était d'ailleurs loin d'être au point, comme il le reconnaît lui-même. S'il l'avait aban-

Balzac, toute sa vie, a essayé d'imiter Molière. Il l'avoue. La nostalgie du théâtre le poursuit, mais il ne sait pas ce que c'est que le théâtre et, à plusieurs reprises, il l'avoue. Avec effroi, il en aperçoit toutes les difficultés.

« Une pièce, dit-il, est l'œuvre la plus facile et la plus difficile de l'esprit humain; ou c'est un jouet d'Allemagne, ou c'est une statue; un polichinelle ou Vénus; la Tour de Nesle ou Alceste... Les misérables mélodrames de Hugo m'effraient... J'aperçois les difficultés de l'œuvre dramatique, et cela me donne une profonde admiration pour les grands génies qui ont laissé leurs œuvres au théâtre... Il faut aller dans le fond des choses... Ce travail me confond. Il va sans dire que j'entends parler d'une œuvre de génie, car, pour les trente mille pièces qu'on nous a données depuis quarante ans, rien n'est plus facile à faire. »

Balzac est obsédé par Molière. Il veut faire une suite à Tartuffe; il l'appellera Orgon. « Mon Tartuffe est plus riche, dit-il naïvement, car il l'est dans tous les domaines. »

Louis JOUVET (Conférence à l'Université des Annales)

donnée en 1840, c'est sans doute parce qu'il n'avait pas réussi à la faire accepter immédiatement par Frédérick Lemaître, à qui il songeait pour le rôle principal. Le 19 février 1844, lors de la création des «Mystères de Paris», d'Eugène Sûe, par le même interprète, il écrit à Mme Hanska: «Je suis content du succès qu'il va donner aux Mystères, car cela me donne le temps d'achever Mercadet.»

Mais d'autres projets le détournèrent de la pièce, dont il dut pourtant terminer la rédaction primitive en 1844.

En août 1848, pour parler avec le nouvel administrateur du Théâtre-Français, Lockroy. «Lockroy est venu, écrit-il le 9 août à Mme Hanska... Je lui ai lu cinq actes et un prologue de «Mercadet». Nous avons tout discuté; il y a deux actes à remanier. Rien ne vous expliquera mieux mes travaux et mon activité que de vous dire que samedi je lis la pièce aux acteurs du Théâtre-Français, et qu'elle sera représentée en septembre.»

Il se remet au travail avec ardeur. Le 13, il va à Suresnes porter à sa sœur et à ses nièces, pour être recopiés, les trois premiers actes. Le 14, il lit à Lockroy le

«C'est une grande chose.  
C'est une pièce qui pourra rester au répertoire.»

BALZAC

quatrième acte, qu'il a remanié. Tout est prêt maintenant: la comédie s'appellera «Le Faiseur», sera lue le 17 août, et représentée vingt-cinq jours après. Balzac déborde d'enthousiasme...

Le 15. Lockroy propose de nouveaux changements, et Balzac remanie encore les deux derniers actes. Le 17, il donne la lecture prévue au Français, dont il rentrera «tué». En tout cas, malgré quelques longueurs qui entraîneront des coupures, «les comédiens n'ont pas cessé de rire».

La pièce fut reçue à l'unanimité, mais les difficultés continuèrent. Après une seconde lecture, le 24 août, les rôles furent copiés et distribués, mais le départ de Balzac, pressé de rejoindre Mme Hanska, arrêta les préparatifs: Lockroy opposait des difficultés de distribution, aucun comédien ne se sentant de taille à endosser le rôle de Mercadet...

Le 15 décembre, la pièce, lue une nouvelle fois en comité, fut reçue «à corrections», c'est-à-dire refusée. Laurent-Jean, mandataire de Balzac, la retira et la proposa à Hostein pour la Porte-Saint-Martin. Mais celui-ci voulait alors du mélodrame...

Laurent-Jean suggéra donc d'attendre le retour de Balzac. Mais ce dernier ne devait revenir qu'au printemps de 1850, pour mourir en août, sans avoir entendu les applaudissements qui devaient accueillir plus tard sa comédie.

## Les représentations

En 1851, le directeur du Gymnase entama des négociations avec la veuve de Balzac, en vue d'obtenir l'autorisation de monter «Mercadet», cependant trop long et difficile à jouer dans sa forme primitive. Malgré la vigilance de Mme de Balzac, Adolphe Dennery, l'habile dramaturge chargé de revoir le manuscrit, se donna beaucoup de liberté: il refondit littéralement la pièce, ramenant le nombre des actes à trois, développant certaines scènes, en déplaçant d'autres, supprimant de longs passages, modifiant le rôle de Minard et certaines actions du héros principal.

La première eut lieu le 23 août avec un succès remarquable, mais, dès le lendemain, les gens de la bourse et de la banque essayèrent d'obtenir l'interdiction de la pièce. Le 25 août, le théâtre fit relâche. Pourtant, plus heureux que «Vautrin», «Mercadet» fut finalement autorisé par le Ministre de l'Intérieur Léon Faucher, et la pièce fut jouée 73 fois.

La presse rendit hommage au talent dramatique de Balzac. Paul de Saint-Victor exalta ce triomphe «immense, unanime, incontesté». Quant à Janin, traditionnellement hostile à Balzac, il fut contraint par une démarche de Mme de Balzac au «Journal des Débats» à déposer les armes, reconnaissant lui aussi finalement «le vif esprit, l'insolence, la crânerie impérieuse» d'une comédie «jouée à merveille» et qui serait «une fortune sérieuse pour le Gymnase...» Et de conclure: «Il y a là-dedans du Balzac, du vrai Balzac; il y en a beaucoup.»

Le 22 octobre 1868 enfin, la Comédie-Française inscrivit la pièce à son répertoire et la joua trente-deux fois. Entre 1868 et 1918, elle devait avoir quatre-vingt-sept représentations, la critique s'accordant à chacune des reprises pour déclarer que la pièce n'avait pas vieilli.

Dans la période plus immédiatement contemporaine, «Le Faiseur» a été remonté deux fois, et d'une manière assez différente: le regretté Charles Dullin en 1936 y soulignait surtout «le caractère retors du filou persécuté», et il était le premier à ajouter à la pièce couplets et chansons, tandis que Jean Vilar en 1957 incarna Mercadet comme un «joueur cynique», entouré d'un ballet de fantoches brillants «tourbillonnant autour du miroitement de l'argent».

Le mot «faiseur», tombé en désuétude, connaissait une grande vogue à l'époque de Balzac. Il semble avoir été «lancé» par le célèbre VIDOCQ pour désigner les escrocs et les faussaires du temps, qui n'hésitaient pas à mettre plus ou moins la police dans leur jeu. Rappelons à ce propos la véritable fascination exercée sur Balzac par Vidocq, dont la personnalité envahit littéralement son œuvre. Or, en 1836, Vidocq avait publié un ouvrage intitulé «Les Voleurs», dont le chapitre essentiel se rapportait aux «Faiseurs», appelés aussi en langue argotique «philiberts». Mercadet est d'ailleurs le nom d'un faiseur démasqué par Vidocq. Il semble cependant que Balzac se soit inspiré de plusieurs types, qu'ils s'appellent Badimont, Roulin, Benard, Tholozé des Guérinelles, de Sertorio, de Tilly, Jules et Edouard Dousse, ou encore Roupp — alias Rupp, alias Duhem — tous plus ou moins aux prises avec Vidocq...

« Ah ! vous connaissez bien  
notre époque. Aujourd'hui  
tous les sentiments s'en vont  
et l'argent les pousse. »

## L'Homme d'affaires joue et perd d'après Jean Duvignaud

C'est devenu un tel lieu commun de dire que Balzac a percé à jour la réalité économique de son temps qu'on ne sait plus ce que cela signifie. La vérité est moins simple, non seulement parce qu'il s'agit d'un créateur et que le lien n'issant un artiste à son époque est complexe, mais encore parce que la période au cours de laquelle Balzac écrit ses livres ne correspond pas du tout à ce qu'on appelle le « capitalisme ».

D'autre part, il existe chez Balzac plusieurs plans de réalité; les personnages représentent des attitudes possibles et divergentes devant la vie. Ainsi, Mercadet, Grandet, Nucingen, Keller ou Rastignac ne sont en aucune façon des gens qui appartiennent au même univers mental ou social. On pourrait même dire que le génie balzacien consiste à multiplier ces plans ou ces angles de vue, ces « perspectives », comme disent les sociologues, car le capitalisme, durant cette période, n'apparaît nullement comme une réalité, mais comme une possibilité, un idéal que l'on peut aborder de plusieurs manières.

Ce que Balzac appelle le monde des affaires ne correspond donc pas toujours à ce que nous appelons ainsi, encore moins à ce que l'on sait de la société du second Empire et souvent pas du tout à ce qui était la réalité quotidienne de 1815—1845.

Tout le monde le répète: la Révolution a bouleversé les campagnes, redistribué les terres, provoqué l'apparition d'une classe de bourgeois-paysans dont la fortune s'accumule en numéraire puis en rentes d'Etat: thésaurisation du village et du clocher qui entretiendra comme un terreau fertile toutes les spéculations, fussent-elles les plus aventureuses. Car la richesse paysanne n'est pas seulement, à partir de l'Empire, la garantie d'une continuité que n'affectent jamais réellement

les événements politiques, elle sera le fond de réserve du monde des affaires.

La vie industrielle ne subit pas un bouleversement aussi rapide, et déjà s'esquisse ainsi le caractère original de la situation économique française au temps de Balzac. C'est que la taille des entreprises reste faible, malgré la tentative de regroupement amorcée durant le blocus continental par des « capitaines d'industrie » comme Richard Lenoir ou Dollfus-Mieg. On connaît la raison de cette faiblesse: elle tient à la structure même de la société française qui n'offre aucune possibilité au crédit capitaliste, tel qu'il est pratiqué en effet depuis plus de cent ans en Angleterre.

La politique jusque sous le règne de Louis-Philippe demeure entre les mains des représentants de la propriété foncière et du commerce qui, restant prisonniers de la fortune immobilière, se méfient de la liberté des circulations et des échanges, et imposent un rigoureux protectionnisme. Au moment où l'Angleterre va balayer les dernières restrictions qui pouvaient encore freiner le puissant développement du capitalisme industriel, au moment où l'Union douanière allemande va préparer le formidable bouleversement de l'Europe centrale, la France hésite encore, ignore l'investissement à grande ampleur sans lequel il n'est pas de véritable progrès à cette époque.

Condamné à une situation presque clandestine dans une société qui, au rebours de l'Angleterre, n'a pas modifié sa structure sociale en fonction de la conjoncture capitaliste, le mouvement des affaires financières prendra cette allure particulière que nous voyons chez Balzac: fragile et hésitante, la richesse capitaliste s'édifie aussi rapidement qu'elle s'effondre; toujours menacée, elle ne trouve aucun secours dans les institutions, reste

extérieure à la vie du pays qu'elle modifie pourtant, sans qu'il le veuille, sans qu'il s'en doute. Tout se passe comme si le circuit des affaires, tel que l'a connu Balzac, était l'effort désordonné et inconscient d'un monde nouveau qui cherchait à naître dans un monde qui pensait qu'il avait déjà trop changé et que la révolution était derrière lui!

Ajoutons que la variation rapide de la société, les conflits secrets entre la tendance générale du capitalisme et une société qui s'en effrayait donnait l'impression d'une vaste comédie dans laquelle tout le monde jouait double jeu: les aristocrates, vulgaires spéculateurs, mais amoureux mondains, les commerçants enrichis, tentés par l'agiotage, les femmes du monde fascinées par la Bourse — c'est une valse qui emporte l'homme sur une scène dont le « deus ex machina » est le profit capitaliste qu'on appelle encore « l'argent ». Ici l'apparence est condamnée par le réel, le réel par l'apparence, la morale se joue de la morale, les sentiments se vendent et l'art aussi se trafique. Balzac puise en cette impression de bouffonnerie l'unité même de sa fresque et le principe de son art: il fut sans doute le premier des littérateurs français à prendre le monde des affaires pour symbole de la vie et la vie pour principe du monde des affaires, le premier à renverser les apparences du monde et à trouver d'autres moteurs de l'énergie humaine que l'amour ou l'amour de la gloire.

L'œuvre de Balzac, est une immense spéculation, car il regarda la Comédie Humaine comme une « opération » susceptible de lui apporter la richesse. Là git vraiment le drame intérieur du romancier puisque l'imagination sert de garantie à la dette, que l'invention des fictions (dont on pense qu'elle touchera le public) sert de support matériel au rang que l'homme désire tenir dans la société. Dans les romans et dans le théâtre de Balzac tout se rassemble sous ce dénominateur commun qu'est, non l'argent, mais ce qu'on peut faire de l'argent, ce pari sur l'avenir et sur le temps qu'est la valeur.

Aucun écrivain depuis Balzac ne parviendra à cette lucidité capitaliste de Balzac; il s'agit ici de la plus extraordinaire affaire que la littérature ait jamais connue: conquérir un marché à coup d'invention, c'est déjà porter en soi un Nucingen. C'est déjà être ce Mercadet qui sait si bien faire croire à la venue de Godeau.

Et nous dépassons le domaine d'une psychologie pour entrer dans celui d'une transfiguration des rapports humains par l'acquisition d'une puissance ignorée — celle du profit capitaliste.



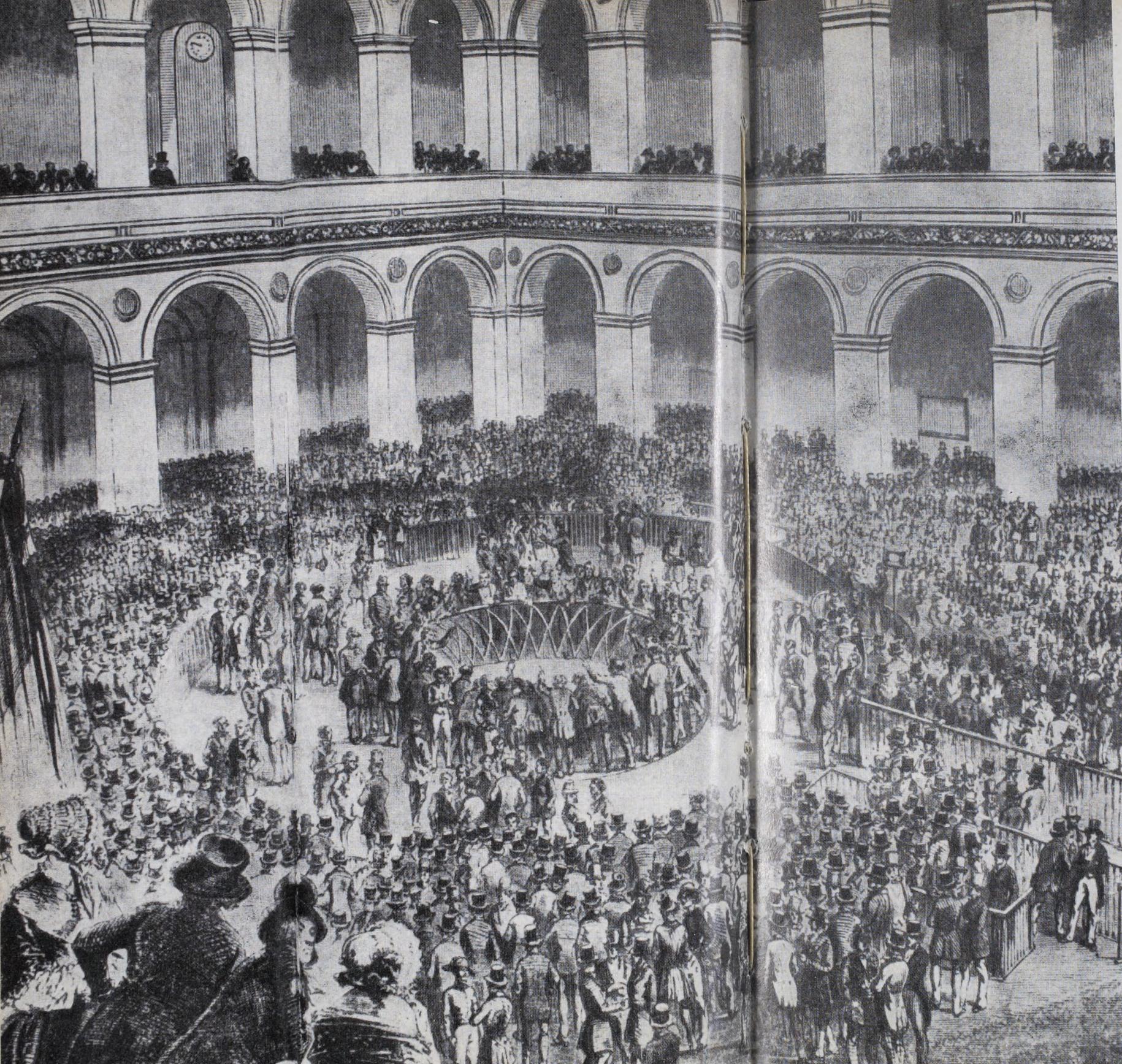
La place de la Bourse vers 1840

MERCADET (le Faiseur) est un alchimiste; son but est de tirer quelque chose de rien. Le rien, ici, c'est la Dette. Avec des dettes, Mercadet prétend faire de l'argent, c'est-à-dire du pouvoir. Ou plutôt, l'Argent n'est même plus nécessaire: un monde naît, où il suffira de créer des fonctions: Mercadet ne travaille plus sur des objets (des « biens ») comme le propriétaire d'ancien style, mais sur des rapports, comme le spéculateur qui s'annonce au firmament capitaliste.

Ce thème est sérieux, ce qui ne l'empêche nullement de produire du comique. C'est un thème qui va très loin, d'abord en Balzac lui-même. Comme Mercadet, Balzac a été prisonnier de la Dette, et c'est, dans un sens littéral, en luttant contre la Dette, que Balzac a créé son œuvre. De plus, cette œuvre est la représentation du drame balzacien par excellence, qui est le drame de la création: Mercadet est dépositaire de ce vouloir brûlant dans lequel l'homme se détruit en produisant sa grandeur. On sait que l'image la plus déchirante de cette création malheureuse, c'est, chez Balzac, la paternité. Mercadet est comme l'excès grotesque et terrible de cette énergie balzacienne: il a une fille, cette fille est laide, et Mercadet est prêt à spéculer sur sa laideur. Mercadet est donc, conformément à la définition des plus purs personnages classiques, une passion qui va jusqu'au bout d'elle-même, dans sa région la plus monstrueuse et la plus démonstrative. Le dénouement du Faiseur, fausement moral, n'y change rien: Mercadet est inquiétant.

Par l'autre versant de l'œuvre, c'est toute l'Histoire que l'on touche. Nous sommes en 1848. La bourgeoisie française va basculer: avant, c'est le règne du propriétaire prudent, amasseur de biens concrets, du petit industriel, gérant timoré de l'entreprise familiale; après, c'est l'avènement du capitaine de Bourse, du spéculateur déchainé: l'Argent va se détacher de la Propriété. On retrouve dans Le Faiseur cette double postulation: Mercadet, c'est le mouvement, l'avenir. Mme Mercadet, c'est le monde immobile, la terre (une propriété en Touraine), la morale, le passé. Et comme toujours, Balzac choisit le passé (Mercadet est, in extremis, récupéré par sa femme), mais il décrit l'avenir: la morale de Balzac est passéiste, son art est moderne.

Roland BARTHES (Revue Théâtre Populaire)



# LE FAISEUR

de  
BALZAC

Mise en Scène de  
René JAUNEAU

Décor et Costumes de  
Serge CREUZ

Couplets de  
Hubert GIGNOUX

Musique de  
André ROOS





## Lecture du «FAISEUR» au Théâtre - Français

Jules Claretie, d'après le témoignage de l'acteur Got, a fait une description pittoresque de cette lecture: «Balzac se présenta tout rayonnant, déroula son manuscrit avec assurance, regarda ses juges de son regard plein d'éclairs, rejeta sa tête en arrière et commença sa lecture. Il était cérémonieusement vêtu, cravaté, le frac boutonné; mais dès la première scène, d'un mouvement brusque il arracha sa cravate, mit à nu son cou de taureau. A la fin du premier acte il jeta bas son habit. Ouf ! Vous permettez ?

Au second acte, il ôta son gilet. Il étouffait. Et de relever ses manches de chemise, d'arracher les boutons, de se mettre à l'aise. Il gesticulait, il jouait la pièce avec une furia étonnante; il changeait de voix selon les personnages qui parlaient; il était superbe avec Mercadet, vil et pleurard avec le père Violette, émouvant avec Minard, chaste avec Julie, d'une ironie altière avec La Brive, d'une honnêteté douce avec Mme Mercadet. Il était la foule bourdonnante des créanciers, il était le chœur plein de balbutiements des domestiques; il était tout cela à la fois, riant, criant, rejetant son manuscrit loin de lui et récitant la pièce d'un bout à l'autre, sans se tromper, sans hésiter: il la savait par cœur.»

Quand Balzac montra son manuscrit, on s'aperçut avec stupeur qu'il s'arrêtait à la fin du quatrième acte ! «Cet étourdissant, entraînant, admirable dernier acte n'existait pas... Ces mots d'esprit, ces répliques formidables, ce dialogue étincelant, traversé d'éclairs, Balzac, par un prodigieux effort de création spontanée, venait de les improviser, oui, du premier verbe au dernier, et jamais, jamais homme ne donna mieux la sensation de ce qu'est cette irrésistible puissance: le Génie.»

En fait, ce cinquième acte était écrit depuis 1844. Il est probable que Balzac n'avait pas eu le temps de recopier le texte modifié la veille, et qu'il le récitait, le sachant par cœur...

## BALZAC

### HUGO et le Théâtre

Hugo, un jour, lui révéla avec force détails les avantages pécuniaires de l'auteur dramatique. Depuis vingt ans qu'il rêvait à la gloire théâtrale, il ne demandait qu'à en être convaincu. Et Hugo était éloquent, car la question le passionnait. Hugo tenait à ses bénéfiques. La moitié de son âme était d'un poète, l'autre d'un notaire. Il énuméra donc avec complaisance les sommes qu'une pièce pouvait rapporter à Paris, puis en province. Il montra qu'une comédie qui ne réussissait qu'à moitié, faisait gagner à son auteur autant que deux romans à succès, et que la pièce qui était un triomphe était du même coup une fortune. Et les reprises ! les primes ! les billets ! Balzac voyait des monceaux d'or. Hugo n'était pas parti qu'il avait décidé de nouveau de faire du théâtre. Non, bien entendu, de se remettre à une tragédie, qui, demande deux ans de travail, mais il avait assez de verve et de feu pour trosser en deux mois, peut-être deux semaines, une bonne comédie, qui lui donnerait de l'argent, donc du repos pour deux ans.

Le théâtre avait connu de grandes heures. Mais il était tombé si bas ! Les directeurs n'avaient qu'un cri: « Il n'y a pas une pièce. Pas une ! » On était donc assuré d'un accueil enthousiaste en leur offrant une comédie ou un drame signé Balzac. Cet excellent Hugo, qui disait merveille de l'art dramatique, était usé jusqu'à la corde. Comme Dumas ! Et Casimir Delavigne au bout de son rouleau... Scribe aussi. Il n'était pas seul à le dire: le directeur de la Renaissance le lui écrivait. Ainsi, l'heure était venue de tenter sur la scène la révolution qu'il avait faite dans le récit romanesque: peindre avec des couleurs vraies !

Il alla donc trouver les directeurs qui l'enchantèrent... par de bonnes paroles. Il leur dit: « Je veux bien me dévouer pour vous. Je veux bien que nous fassions fortune ensemble. Mais il faut alors désintéresser mes créanciers pour le temps de mon travail. Il faut... m'avancer quinze ou vingt mille francs. » Ils acceptèrent d'enthousiasme le principe.

# La Lecture aux Jardies

ou " Qu'y a-t-il de déshonorant à devoir ? Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père ? »

Un jour de 39, il invita aux *Jardies* Théophile Gautier, Gozlan, Lasailly, Laurent-Jan, d'abord à déjeuner, ensuite à entendre la lecture d'une comédie qu'il venait de terminer, qui s'appelait *les Mercadets*. Il plaça lui-même son monde, afin de voir les visages, interdit de fumer, et debout dans sa robe de chambre, il commença sa lecture..., ou plutôt la représentation de sa comédie. Car il n'indiqua ni scène, ni personnage. Pour chacun d'eux il changeait de voix, de visage, de corps. C'était Protée qui jouait une pièce ! Et avec quelle rapidité, que de roueries, quel lyrisme !

L'exposition, faite par deux domestiques, aurait pu paraître enfantine ; mais dans sa bouche, ce poncif devenait une nouveauté. C'était un départ éclatant, un duo, sur une note mollièresque, joué par deux voix de la même gorge, qui faisait penser à la Comédie-Italienne. L'auditoire fut conquis tout de suite ; et il éclata de rire au premier mot comique, lorsque Mercadet, qui commande le déjeuner, apprend du valet de chambre la résistance des fournisseurs. Ceux-ci n'étant plus payés, refusent de lâcher leurs marchandises. Alors Balzac, qui paraissait avoir vécu dans la peau de ce Mercadet depuis quarante ans, lança d'une voix de nez, impertinente et dominante :

— Quoi ? Qu'est-ce que des fournisseurs qui ne fournissent pas ?

La façon dont il se mit à rouler ses créanciers fut un enchantement. Là Balzac fut grand, grand dans Mercadet, grand dans les créanciers. Il avait attrapé pour le premier un ton de bonimenteur, qui étourdissait les autres ; ceux-ci alors paraissaient pris dans une tourmente ; ils tenaient leur poche et leur chapeau ; et l'un bêlait, le second grinçait, un autre miaulait. Ils étaient entrés menaçants ; et c'était à présent une panique de créanciers, un sauve-qui-peut admirable, où Balzac simulait ensemble la fuite et la poursuite. Et tout-à-coup, sur un mot éclatant, ce fut la fin du premier acte. La voix surprenante, la voix multiple, la voix qui était une troupe, un théâtre, s'arrêta. Et au lieu d'un rideau qui tombe, éclat de rire de l'auteur. Il luisait comme s'il sortait de l'eau, soufflant tel un triton.

— Ça va ? s'écria-t-il. Vous êtes heureux ? Ce n'est plus du dialogue, hein, c'est du vent ! Quel courant d'air, mes amis, dans le monde du théâtre !

Et ouvrant largement sa robe, il remonta son pantalon, en injuriant ses bretelles qui refusaient de le tenir. Il en était là de son triomphe, quand on entendit distinctement au-dehors le bruit d'une sonnette. Alors, il frémit, pâlit, sauta sur une des fenêtres, et d'un ton suppliant :

— Aidez-moi, mes amis ! Aidez-moi vite ! Fermons les volets ! Ce sont des créanciers ! Puis, laissant tout le monde dans l'ombre, il court à la cuisine, donne l'ordre qu'on ne fasse entrer sous aucun prétexte, revient près de ses hôtes, s'allonge sur un divan, et faisant le mort, murmure d'une voix qui paraît sortir du tombeau :

— Je vous en conjure... plus un mouvement ! S'ils entendent, je suis perdu !

Et on entendit à ce moment comme un vif débat sur le seuil de la porte. Il y avait plusieurs visiteurs. Le domestique dit avec fermeté : « Ces messieurs voient bien les volets fermés. Monsieur est en voyage ! »

Après un long moment les créanciers partirent et Balzac, dans l'ombre, gémit, d'une voix qui venait de ses entrailles : « J'ai vieilli de dix ans !... »

Quelques instants plus tard : « Enfin, oui ou non, dit Gautier, a-t-on droit maintenant à l'air et au jour ? »

— Mais je vous demande un peu qui vous empêche d'ouvrir les volets ! répondit Balzac magnifique. »

Il avait repris ses couleurs, sa vigueur, sa voix. Il recommença sa lecture.

C'était un feu d'artifice de mots, une féerie de gestes ; on ne savait comment les personnages entraient ni sortaient.

Il fut napoléonien ! Les créanciers reparurent, ceux des *Mercadets* ; au bêlement, au grincement, au miaulement, on crut réentendre ceux de Balzac. Ils parlaient de tous côtés, car ce diable d'homme, en jouant, virait, sautait, tournait. On avait l'impression qu'ils entraient par la porte, la fenêtre, la cheminée. Était-ce la réalité ou la comédie ? Devait-on rire ? Fallait-il s'effrayer ? Mais Balzac menait le bal : il n'y avait qu'à le suivre ! Quelle vigueur ! Quel allant ! Et qu'il fut prodigieux, quand les dominant tous, les vrais, les autres, et les amis par-dessus le marché, il dit les bras croisés, fier et tonitruant :

— Ah ! ça ! Croyez-vous donc que je possède la planche à billets de la Banque de France ! Ce fut un tonnerre d'applaudissements. Tous ses hôtes se regardaient, éclataient, s'étrangeaient. Cette joie unanime lui redonna un formidable élan pour enlever la fin de la pièce, où l'on voyait, comme dans le dernier des vaudevilles, arriver des Indes le personnage imprévu, l'associé légendaire avec des sacs d'argent pour sauver tout, et ce fut l'apothéose de Mercadet-Balzac dans un dernier geste et un dernier cri. De l'argent ? Il y avait de l'argent ? Du vrai ? Du bon ? Aussitôt, il prêtait dix mille francs, et lançait dans un vaste éclat de rire :

— Ah ! Ah ! je suis créancier !

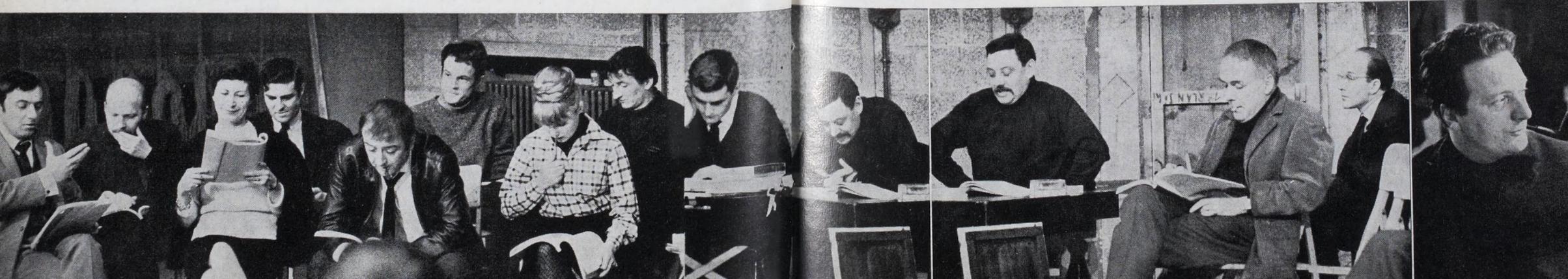
C'était le mot de la fin. Gautier se jeta dans les bras de Balzac.

— Vous êtes gigantesque ! Tu mérites qu'on te tutoie !

Généreuse illusion du théâtre ! Balzac s'était grisé, en les grisant. Mais tout cela ne faisait qu'un succès aux *Jardies* !

René BENJAMIN

(Photos Veilhan)



## SYNDICAT INTERCOMMUNAL

**PRESIDENT:** M. MULLER, Adjoint au Maire de Strasbourg. **VICE-PRESIDENTS:** MM. REY, Maire de Colmar; NORTH, Maire de Haguenau; CONRARD, Adjoint au Maire de Metz; DELTRULL, Adjoint au Maire de Mulhouse; MERCUZOT, Adjoint au Maire de Nancy. **FROELIGER**, Adjoint au Maire de Thionville. **SECRETAIRE:** M<sup>e</sup> SCHREIBER, Conseiller Municipal de Colmar. **BUREAU:** MM. WENDLING, Conseiller Municipal de Haguenau; DURAND, Adjoint au Maire de Metz; FALCK, Adjoint au Maire de Mulhouse; HURIET, Adjoint au Maire de Nancy; HEITZ, Adjoint au Maire de Strasbourg; MEDOC, Conseiller Municipal de Thionville. **GERANT:** M. ZABER, Administrateur du Théâtre Municipal de Strasbourg.

---

## CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Directeur Général: Hubert GIGNOUX

- ◆ **ADMINISTRATION:** Secrétaire Général: Didier BERAUD ● Administrateur: Raymond WIRTH ● Secrétaire Général adjoint: Louis COUSSEAU ● Chef du Secrétariat: Caroline SINGER ● Secrétariat: Odette PINTO - Monique PRIVAT - Paulette HECKER - Josiane SPRAUER ● Caissière: Geneviève UYTTERHAEGHE.
- ◆ **COMEDIENS:** Pierre ASSY - Claude BAREY - Manie BARTHOD - Michel BERTHELOT - Claudine BERTIER - Jacques BORN - Paul BRECHEISEN - Paul BRU - Robert DULLIER - Claire FLOHR - Danièle GAUTHIER - Hubert GIGNOUX - Jeanne GIRARD - Georgette LACHAT - Pierre LEFEVRE - Alain MERGNAT - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - Jean SCHMITT - Jean TURLIER.
- ◆ **METTEURS EN SCENE:** Tibor EGERVARI - Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Pierre LEFEVRE - André STEIGER.
- ◆ **DECORATEURS:** Marie-Hélène BUTEL - Serge CREUZ - Roland DEVILLE.
- ◆ **MUSICIEN:** ANDRE ROOS (Directeur de la Musique).
- ◆ **SERVICE TECHNIQUE:** Directeur de scène: Michel VEILHAN ● Régie: Paul BRECHEISEN (1<sup>er</sup> Régisseur) et Jean-Michel JUNG ● Costumes: Chef d'atelier: Nicole GALERNE; Tailleur: Raymond BLEGER; Atelier: Carmen BLEGER ● Peinture et accessoires: Chef d'atelier: Rolph DIETZ; Assistant: Gérard WEYDMANN ● Electricité: Edgar ERNST (1<sup>er</sup> Electricien) et Raymond BURGER ● Construction: Chef d'atelier: André PHILIPPON - Raymond BRAUN - Gérard VIX - Tapissier: André WIMMER - Chauffeur-machiniste: André RIEMER.

---

## ECOLE SUPERIEURE D'ART DRAMATIQUE

Direction: Pierre LEFEVRE

- ◆ **COURS DE JEU:** Interprétation: Didier BERAUD - Tibor EGERVARI - Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Gaston JUNG - Raymonde LECOMTE - Pierre LEFEVRE - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - André STEIGER ● Voix et chant: André ROOS ● Diction: Raymonde LECOMTE - Dina LEVY ● Danse et éducation corporelle: Barbara GOODWIN ● Escrime: Maître BOUZY ● Judo: Fernand SIMON.
- ◆ **COURS TECHNIQUE:** Scénographie: Tibor EGERVARI ● Mise en scène: Pierre LEFEVRE ● Décoration: Serge CREUZ - Roland DEVILLE ● Peinture et modelage: Marcel SCHWARZ ● Littérature: André TUBEUF ● Documentation: Jacques BORN - Gaston JUNG ● Radio (avec autorisation spéciale de l'O.R.T.F.): Arnaud TENEZE.